Maintenant, il faut se quitter…

Maintenant, il faut se quitter… : immédiatement, le titre me trouble, m'interroge : à qui s'adresse-t-il ? Au lecteur ? Aux analysants ? Mon corps est traversé d'un frisson d'angoisse, d'une humeur triste, presque déjà teintée de nostalgie. D'une association à l'autre, me voilà pensif, perplexe. Pour parvenir à écrire cette note, je butine le livre ; d'un chapitre à l'autre ; dans l'ordre, dans le désordre… comme si je ne voulais pas le finir, c'est-à-dire le quitter.

Je suis rassuré : le sommaire annonce un plan qui justifie mes émotions premières : « angoisse », « dépression », jusqu'à l'amour maniaque… l'action de se séparer, ou même l'idée anticipée de se séparer ne peut être vécue sans un cortège de sensations psychiques et somatiques. Le titre – immédiatement – charrie avec lui les effets qu'occasionnent l'expérience de la perte sur la vie psychique. Et l'ouvrage, précisément, propose de les déchiffrer pour en analyser certaines formes complexes qui déjouent des modèles psychopathologiques dogmatiques ou trop structuralistes. À partir de formes cliniques singulières saisies dans la prise en compte du « transfert de l'analyste » (que Catherine Chabert propose à la place de « contre-transfert »), il s'agit d'une étude métapsychologique et psycho-pathologique dynamique étayée par une approche holistique des moyens utilisés par la vie psychique pour s'adapter et survivre.
Si pour Freud, aimer et travailler constituent deux grands chantiers de la vie soutenus par l'expérience psychanalytique, Catherine Chabert ajoute « être capable de se quitter ». Car tout au long de la vie, « la séparation scande le rythme de la présence et de l'absence, dans ses passages, ses aléas et ses désordres, dans ses rencontres et dans ses miracles » Et puis, du côté de la cure, le rôle de la psychanalyse consiste aussi dans l'expérience de se séparer de son analyste en fin de thérapie.

Catherine Chabert poursuit et approfondit ici une réflexion déjà bien engagée dans l'ouvrage collectif Les séparations, victoires et catastrophes édité chez Érès dans la collection Carnet Psy en 2013. Elle promeut pour ainsi dire le caractère dynamique du processus de séparation, trop souvent adossé à des représen-tations colorées par l'ombre noire mortifiante des affects tristes, nostalgiques, traumatiques… Avec ce livre, le lecteur redécouvre d'autres couleurs : celles, vitalisantes aussi, induites par le processus de différen-ciation et de séparation, source de potentialités ouvertes au changement. C'est en référence à J.-B. Pontalis avec qui ce projet de livre avait été engagé, que Catherine Chabert poursuit son cheminement.

Le livre commence avec une scène de séparation. Deux petites filles jouent autour d'un platane. Un peu comme dans une séance d'analyse, on ne sait pas très bien qui parle. On se demande d'abord s'il s'agit d'un rêve, ou même d'un souvenir de l'auteur… Et puis on se retrouve en séance dans l'univers de Camille qui raconte une séquence de sa vie, une scène de séparation. Toute une atmosphère qui se renverse, depuis la joie rieuse des retrouvailles et la douleur de devoir se quitter après l'injonction d'un homme : « Maintenant, il faut se quitter ». Les petites filles savaient que la brune allait partir et que la blonde resterait là. Mais lorsque gronde la voix qui ordonne « Maintenant, il faut se quitter », la blonde s'effondre en larmes. Les sanglots, à l'instar d'une douleur lancinante, colonisent tout le corps. « C'était comme une révélation, pleurer parce qu'on se sépare. »

L'ouvrage suit les traces, dans le transfert, de quelques scènes de séparation, de rupture, de disparition et de retrouvailles. On entend combien le livre aborde à partir du paradigme de la perte, mais pas seulement, une problématique clinique de la vie quotidienne en dialogue avec la métapsychologie et certaines figures psychopathologiques (mélancolie, dépressions, fonctionnements limites). On notera ici l'importance accordée par l'auteur à la notion pontalissienne de « douleur psychique » qui donne à repenser combien les limites entre la souffrance psychique et

la sensation de douleur sont parfois poreuses sinon indistinctes : « Comme si avec la douleur, le corps se muait en psyché et la psyché en corps. Pour ce moi-corps, ou pour ce corps psychique, la relation contenu-contenant est prévalente, qu'il s'agisse de la douleur physique ou psychique. »

Et si cliniquement, la douleur psychique passe par des éprouvés corporels, témoigne d'un appel centripète qui attire de puissantes quantités d'énergie, et semble se détourner des sollicitations par les objets, Catherine Chabert s'interroge alors sur le destin particulier de ces objets lorsque ces derniers sont intériorisés à la façon de l'incorporation mélancolique. Ici, dans le rebroussement narcissique imposé par le processus mélancolique, impossible de vivre séparés sujet et objet. Comment interpréter ? Catherine Chabert propose une fine réflexion : – « en dégager la part agressive et haineuse contre l'objet relève d'une interprétation sauvage si elle est trop précoce, elle viendrait dénoncer un crime inimaginable pour cette logique farouchement autarcique, portée par l'érection d'un moi massivement disqualifié, conçu dans les formes les plus violentes que le narcissisme négatif est susceptible d'inventer. …. Et, au-delà de ces extrêmes, trouver dans les renversements qu'ils illustrent, non seulement le travestissement de l'amour en haine, dont on sait à quel point il est difficile à percer. Enfin, l'indifférence, cette forme étonnante de neutralité qui choque et s'échappe tout à la fois, constitue, elle aussi, un renversement possible, pas nécessairement qualifiée en termes d'amour ou de haine, mais plutôt accouplée avec l'investissement, l'intérêt, ou encore l'attrait. » (p. 56).

Pour Catherine Chabert, « c'est par la voie du transfert, et seulement par cette voie que les configurations apparemment aporétiques fomentées par la douleur sont susceptibles d'être délogées de leurs racines. » (p. 57). On entend à travers ces propos, par delà certaines stylisations à la mode, l'importance toujours actuelle du paradigme des névroses de transfert dans la clinique ; paradigme fort permettant de comprendre certains fonction-nements limites comme des « névroses exogènes » (p. 84) : « Si on pense toujours, avec Freud, que les névroses disposent d'un théâtre intérieur, d'une scène psychique qui leur appartient et leur permet de déployer le scénario de leur fantasmes, de leurs rêves et de leurs souvenirs, alors les névroses exogènes appartiennent aux états limites : ceux-ci, en effet, utilisent la scène externe, celle de la vie courante, pour y développer des scènes dont le caractère réaliste est sans cesse proclamé. » (p. 84).

Avec Nathalie Zaltzmann et ses « pulsions anarchistes », une réflexion est engagée pour déjouer une interprétation caricaturale de la deuxième théorie pulsionnelle qui tendrait à négliger les effets toxiques d'Éros. Lorsque l'Éros en excès vient ligoter toute possibilité de mouvement dans la pulsion d'emprise, certaines expériences de déliaison permettent de reconnaître des formes vivantes de la pulsion de mort au travers des pulsions anarchistes. La fameuse « réaction thérapeutique négative » pourrait alors s'entendre comme une résistance vitale permettant souvent de rompre brutalement avec son analyste pour mieux le conserver (plutôt que de s'en séparer). En ce sens, conçu à partir d'épisodes de cures pensés dans la clinique du transfert, cet essai offre une réflexion originale et actuelle sur la métapsychologie et la psychopathologie des expériences du corps de la séparation. Des séparations réelles aux séparations fantasmées, Catherine Chabert n'oublie pas l'importance de ces dernières dans la traversée du complexe d'Œdipe : « ainsi le complexe d'Œdipe inscrit-il la réalisation de désir d'abord dans la séparation du couple parental. Séparation fantasmatique, il est vrai, mais qui n'en assure pas moins sa fonction différenciatrice indispensable à l'ambivalence qu'elle permet d'orchestrer. » (p. 30). Ces séparations lorsqu'elles ne peuvent être fantasmées se servent parfois d'autres moyens pour avancer vers leurs désirs, et l'on trouve à travers le cas de Jonas, un cas intéressant permettant d'entendre comment parfois le clivage peut se mettre au service de l'action de séparer.

Catherine Chabert laisse ainsi redécouvrir – à la suite de Freud et de Gérard Bayle – combien le clivage – trop souvent réduit par la psychopathologie à un mécanisme défensif de type psychotique, limite ou pervers, est aussi un moyen défensif fonctionnel, souvent indispen-sable, complémentaire

du refoulement, dans les fonction-nements psychiques ordinaires de la vie quotidienne.

Ce livre témoigne aussi d'une lecture personnelle que l'auteur a pu tirer de la littérature à partir du livre Les Disparus de Daniel Mendelsohn. Une analyse riche et détaillée est proposée en lien avec la métapsychologie freudienne et post-freudienne de la mémoire et de l'oubli, de la disparition à la survivance, de l'identification mélancolique… à la jalousie. Et là, s'ouvre un dernier chapitre sur l'amour maniaque, ces états amoureux fous, démesurés, qui luttent avec acharnement contre l'absence et l'oubli. Si la séparation, en rythmant les mouvements de la vie amoureuse, se trouve au cœur du développement psychosexuel, elle n'en est pas moins importante dans les traitements psychiques.

En contrepoint de ces excès érotiques, la cure psychanalytique utilise précisément – à travers les modalités spatio-temporelles de retrouvailles et de séparations régulières – les ressources d'un rythme d'alternance de la présence et de l'absence susceptible d'apprivoiser quelque chose d'une constance entre présence et absence.

L'ouvrage traite en un sens des fins de cure : comment l'analysant devient capable de quitter son analyste pour que l'analyse puisse se poursuive autrement dans sa vie. La fin d'une histoire, ça n'existe pas. Il y a seulement un moment où il est l'heure d'en quitter le récit pour le passer à d'autres. L'histoire continue ailleurs, autrement, au fil de la vie. Le livre donne à vivre un voyage analytique aussi scientifique que poétique à partir du témoignage personnel et si finement écrit d'une grande dame de la psychanalyse. Ce petit livre est un grand trésor.